

Le pire n'est jamais sûr. Fin de l'histoire, fin du monde

Johann Chapoutot

DANS **LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE** 2026/3 N° 666 , PAGES 113 À 118
ÉDITIONS **GALLIMARD**

ISSN 0029-4802

ISBN 9782073146458

DOI 10.3917/nrf.666.0113

Date de mise en ligne : 22/10/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/la-nouvelle-revue-francaise-2026-3-page-113?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/la-nouvelle-revue-francaise-2026-3-page-113?lang=fr).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

JOHANN CHAPOUTOT

Le pire n'est jamais sûr

Fin de l'histoire, fin du monde

Professeur à Sorbonne Université, spécialiste de l'histoire du nazisme, de l'Allemagne et de la modernité occidentale, Johann Chapoutot est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages dont, aux Éditions Gallimard, *La loi du sang* (2014), *La révolution culturelle nazie* (2017), *Libres d'obéir* (2020), ou encore *Les irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir ?*, prix Augustin-Thierry 2025. Alors que paraît *La bascule. Allemagne, 1933*, il livre ici une réflexion sur la téléologie et la fin du monde et remet en perspective le discours des nouveaux adeptes de l'effondrement. Cette promesse sans avenir n'est pas sans passé.

La « fin du monde » a de nouveau ses prophètes. Théorisée et conceptualisée de manière sérieuse et critique pour attirer notre attention sur la trajectoire d'un monde soumis à l'exploitation effrénée, à la prédation dévastatrice et promis, si cette trajectoire se confirme et s'accroît, à l'effondrement, elle est également caressée, de manière presque amoureuse, par ceux qui fantasment la « fin de l'Occident » ou extravaguent la « guerre civile ».

Les apocalypses joyeuses ne semblent plus de saison. L'eschatologie, longtemps soutènement de l'espérance d'un au-delà heureux ou d'un millénium de justice, est devenue sombre, sauf dans les recoins de notre monde où elle n'a pas perdu le lien avec son origine biblique et conserve sa valence religieuse, chez les millénaristes de Daesh, qui projettent leur Règne. On en retrouve des traces chez Peter Thiel, *tech bro* plus cultivé que la moyenne, plus chrétien aussi, thuriféraire de René Girard dont il a suivi les cours à Stanford et théoricien, voire théologien, autoproclamé de l'Antéchrist (les *woke*, les écologistes, la gauche) et du *katechon*¹ nouveau (l'extrême droite).

¹ Le concept de « katechon », que le philosophe allemand Carl Schmitt emprunte aux épîtres de Paul, désigne la force qui maintient l'ordre du monde face au chaos que promet l'Antéchrist.

De manière plus rustre et vulgaire, ses comparses de la *tech* sont à leur manière aussi des *apocalypses nerds*², brouillons et confus : l'inévitable Musk joue de la flûte sur la « chute de Rome » (qui n'a jamais chuté), se grime en centurion (d'où sans doute sa dilection immodérée pour le salut dit « romain », inexistant dans l'Antiquité mais bel et bien attesté depuis 1919) et se répand sur le « suicide civilisationnel » que nous vaudrait notre goût coupable pour l'« empathie », véritable fléau de l'Occident à l'en croire. À la suite de ces nouveaux maîtres à penser, d'aucuns professent un évangile propre à méduser Jésus lui-même et se drapent dans la toge numérique d'une Antiquité fantasmée, moulinant des clichés sur les Thermopyles (merci, 300³, et tous les péplums hollywoodiens), tandis que des influenceurs masculinistes pontifient des contresens burlesques et des horreurs d'illettré sur le stoïcisme, une philo de bonhomme qui t'apprend à souffrir sans pleurer.

Les sphères dans lesquelles circulent ces exégèses stimulantes sont les mêmes où se trouvent répudiées, plus que réfutées, les mises en garde collapsologiques d'écologistes inquiets. C'est que ces derniers argumentent et travaillent, alertent sur des structures de domination et de répartition du capital qui profitent, pour le moment, aux milliardaires entichés de médias qui n'interviennent-pas-dans-la-ligne-éditoriale mais qui font se retourner dans leur tombe tous les membres du Conseil national de la Résistance, lequel, dans sa Charte de 1944, intimait d'émanciper la presse des puissances d'argent. N'ont donc pas voix au chapitre, ni à l'antenne, ces réflexions sur la véritable catastrophe en cours, qui est déjà une fin du monde (adieu, climat de nos enfances, bonjour, 6^e extinction de masse), ni les discours critiques sur ce que, dès les années 1950, et les yeux braqués sur la bombe atomique, Günther Anders appelait « l'obsolescence de l'homme », une *Antiquiertheit des Menschen* dont tout être pensant et sensible au propre de l'humanité, le logos, aura eu une intuition terrifiée à l'apparition, il y a quelques années, de ce que l'on appelle l'« IA générative » – générative de discours produits, et non créés, par la logique computationnelle de la machine. Ce n'est pas de la langue, c'est à peine du discours, mais c'est déjà bien assez pour les rejetons de l'âge néolibéral, sans formation intellectuelle, sans compétence ni expérience, obsédés par la seule maximisation de leur profit personnel. Ils étaient

² Ou, en français, « technofascistes » selon le terme employé par les journalistes Nastasia Hadjadj et Olivier Tesquet, auteurs de l'essai *Apocalypse Nerds*, paru aux éditions Divergences, 2025.

³ *300*, film péplum américain réalisé par Zack Snyder, adapté du roman graphique de Frank Miller, relatant la célèbre bataille des Thermopyles, où une poignée de Spartiates – trois cents – ont tenu tête à l'immense armée perse.

déjà abonnés au plus rapide et au plus bête : les fameux « éléments de langage », la « com », alpha et oméga de leur « action » politique, la courbe (de la Bourse, du retweet et des sondages) qui « monitore », voire atteste, leur existence sinon bien évanescence. Comment ne pas songer à ce qu'un précoce penseur de la modernité comme Nietzsche disait, dans *Zarathoustra* notamment, au sujet des « derniers des hommes » ? Il avait vu juste : sans vision, sans culture, sans passé ni désir autre que de jouir à la petite semaine en cuvant leur ressentiment, les « derniers des hommes », qui ne sont que néant et volonté de néant, sèment la dévastation en détruisant tout ce qui fait une société et une civilisation humaine, en acquiesçant au désastre climatique, en votant systématiquement avec l'extrême droite, en se couchant devant la puissance vacillante d'un empire qui, outre-Atlantique, se suicide chaque jour un peu plus sous nos yeux éberlués.

L'usage critique de la fin du monde est aux antipodes de la jouissance esthétique de celle-ci. Les masculinistes, techno-fascistes et éditorialistes déclinistes sont peut-être des werthériens qui s'ignorent, des romantiques refoulés, animés par une libido de la catastrophe qui conjugue prophéties catastrophistes et, pour les plus cultivés, poésie des ruines, mélopées édifiantes sur les squelettes blanchis des grandeurs passées. La force mobilisatrice de ces lamentos reste à évaluer, ou alors à plus long terme, au coup d'après, comme chez les maîtres plus ou moins avoués de ces gens-là, généralement imbus de racialisme, de darwinisme social et d'esthétique hérités de *la* Riefenstahl, comme l'appelait sans aménité excessive le Dr Goebbels : dans l'immédiat, la prophétie apocalyptique ne mène à rien, sinon à la destruction et à la mort, mais le mythe du crépuscule des dieux, on le sait d'expérience, peut se révéler fécond à quelques générations de distance.

C'était le pari des maîtres et modèles indépassables de presque toutes les extrêmes droites contemporaines (« brebis galeuses » et casquettes de la Luftwaffe sur Facebook faisant foi) au printemps 1945 : le Reich de mille ans n'étant plus à l'ordre du jour, un mythe de mille ans restait à portée de Luger Parabellum, pour peu que l'on sache soigner sa sortie de scène, de préférence dans un fracas à ébranler le Walhalla. Nihilisme et spectacle, spectaculaire nihilisme : Hitler se plaisait à raconter que sa vocation politique, essentiellement artistique au fond, était née le soir où il avait assisté à la représentation du *Rienzi* de Richard Wagner, opéra de jeunesse où le *Meister* met en scène un noble romain qui, échouant à recréer la puissance de la Rome des Césars, décide de s'immortaliser par sa mort même, dans une tumultueuse débauche d'incendie et d'effondrement, ponctuée par une farandole de suicides. Voilà, à l'en croire, ce qui avait conduit l'artiste en herbe, jeune oisif de dix-huit ans, croqueur d'héritage qui s'essayait

laborieusement à l'aquarelle, à considérer avec intérêt la profession politique, généreuse pourvoyeuse d'épopées égotistes et autotéliques, portant en elles leur propre fin, ainsi que de canonisation mémorielle et de transfiguration mythologique – toujours à bon compte, sur le dos d'autrui, comme devait le prouver la manière froide et détachée avec laquelle Hitler envisagerait, en mars 1945, la disparition pure et simple du peuple allemand, vaincu de la grande ordalie raciale, la guerre à l'Est.

Nous restons prisonniers de cet imaginaire, dont les fascismes contemporains se pourlèchent sans même trop de vergogne. Dès les années 1930, en pleine expansion d'un régime qui, soutenu par les investisseurs du monde entier et ses thuriféraires idéologiques, nombreux et pullulant de Paris à New York, volait pourtant de succès en succès, Hitler, hypocondriaque un brin pénible, ruminait sa mort et ressassait les fins dernières. Architecte du dimanche, il pensait moins la statique de l'édifice que la cinétique de la ruine et avait commandé à son favori, Albert Speer, des esquisses anticipatrices, voire programmatiques : à quoi ressemblerait Nuremberg après la catastrophe ? Le ruinisme n'était plus, comme chez Hubert Robert, une méditation élégiaque sur le *tempus fugit* et la vanité de toute chose, mais bel et bien un appel et un désir, un *projet*, comme on dit désormais. À la parfin, en avril 1945, tout était consommé : vaincus, les nazis vaincraient par leur surabondant legs d'images, de souches pétrifiées, de films et de bunkers, par leurs uniformes si seyants, dus au talent d'Hugo Boss, par leurs aigles et leurs svastikas, leur pas de l'oie et leurs bras tendus, plus que jamais à la mode semble-t-il.

On voit à quel point il est bon de s'émanciper de ces fantasmes. C'est une hygiène scientifique et civique. Les nazis voulaient explicitement, ils ne s'en cachaient guère, nous enfermer dans leur cauchemar : l'Allemagne, l'Occident, les globules blancs, étaient victimes d'une agression millénaire et tendaient à disparaître, à s'effacer par attrition biologique (faute de natalité), par submersion migratoire et par étiolement endogène, celui d'une race qui se féminise (émancipation des femmes), s'androgynise (croissance de l'homosexualité) et ne cultive plus les mâles vertus des pères. Contre cela, ils proposaient, déjà, la remigration (dehors, les Juifs), sous la forme de l'expulsion (au diable vauvert), puis de la déportation-abandon (à Madagascar ou au cercle polaire arctique), le « réarmement démographique », la lutte résolue contre le « bolchevisme culturel » et le « judéo-bolchevisme », la conquête et la colonisation, de l'Ukraine et de ses grasses terres noires avant tout. C'était là l'eschatologie heureuse de la race et du Reich : sortir de cette vallée de larmes qu'était l'histoire en mettant fin à la dialectique

des peuples, au mouvement et à la confrontation, en projetant le corps germanique dans une vaste stase de temps et d'espace, le millénium du Biotopie (*Lebensraum*), de l'esclavage colonial, jusqu'au pied de l'Oural, et de la fécondité des femmes allemandes. À défaut, cette riante parousie se retournerait en apocalypse : déferlement des hordes steppiques en Occident, incendie des cathédrales, règne du commissaire politique à étoile, jaune ou rouge. C'était l'avertissement solennel des derniers discours d'Hitler, lugubres et sépulcraux : l'homme germanique périrait, déporté, dans les « marais de Sibérie ».

Ces gens ont imposé leur cauchemar à un continent entier, ravagé par une violence politique, militaire et technologique inédite dans l'histoire : un génocide, la bagatelle de 5 000 Oradour et de 27 millions de morts à l'Est, 500 massacres de format *Das Reich* dans les Balkans... Entéléchie de cette dynamique : leur suicide, dans une chorégraphie de la fin bien pensée. Veillons à ce que leur destructivité ne déborde pas trop leur *Götterdämmerung* et ne colonise pas le temps, après l'espace. Pour cela, il est vital de désincarcérer nos intelligences et nos imaginaires, de les libérer de cette fin, celle qu'ils ont mise en scène avec tant de soin et d'acribie. Les historiennes et les historiens peuvent y contribuer, en dévoilant le hasard effectif derrière la nécessité apparente, le burlesque derrière la solennité, le fortuit et le médiocre derrière les étendards hiératiques – en suivant, donc, l'intuition et le désir de Robert Antelme, prisonnier des nazis et soucieux de réintégrer « l'espèce humaine » en dévoilant, justement, ce qu'il y a d'humain, trop humain, donc d'hésitant, d'insuffisant et d'indéfini chez ceux qui se prétendent surhumains : « On croit que ce qu'on voudrait c'est de pouvoir tuer le SS. Mais si l'on y pense un peu on voit qu'on se trompe. [...] Ce qu'on voudrait, c'est commencer par lui mettre la tête en bas et les pieds en l'air. Et se marrer, se marrer. Ceux qui sont des hommes, nous qui sommes des êtres humains, nous voudrions aussi jouer un peu. On se laisserait vite, mais, ce qu'on voudrait, c'est cela, la tête en bas et les pieds en l'air. Ce que l'on a envie de faire aux dieux.⁴ »

On peut les mettre cul par-dessus tête en démontant pièce à pièce leur « vision du monde » et de l'histoire ainsi que ce que l'on appelle leur « récit » ou, pire, en français, leur « narratif ». Non contents de saturer nos imaginaires, ils ont veillé à coloniser nos intelligences en poussant un gros mensonge, un de plus, présentant leur arrivée aux affaires comme une « prise de pouvoir » – là où ils n'ont rigoureusement rien pris parce qu'on leur a littéralement tout donné.

4 Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1957.

Leur consécration politique fut moins un assaut de mâle force que le pari de boursicoteurs politiques à la petite semaine qui trouvèrent épatant de miser sur une extrême droite aux aguets, incapable de parvenir au pouvoir par les urnes et désireuse de faire alliance avec les élites patrimoniales. Spéculation médiocre de l'extrême centre de l'époque, qui n'avait pas pris la mesure de ceux qu'il « engageait », pour reprendre les mots de Franz von Papen.

Rien à voir, donc, avec les images tournées *a posteriori* par Goebbels – défilés aux flambeaux, jarrets tendus sous la porte de Brandebourg... La marche sur Berlin est un simulacre aussi grossier que la marche sur Rome. Curieusement, cette mystification a micros et plateaux ouverts : les nazis, comme l'extrême droite en général, seraient portés par des marées ou des tectoniques irrépessibles, suivant un imaginaire qui ressortit plus aux sciences naturelles et à la nécessité qu'aux sciences sociales et à l'indétermination propre à toute chose humaine. Une telle erreur, complaisamment réitérée, doit bien avoir sa fonction politique – celle de mettre en cause le suffrage universel et le « peuple » qui, de rejet de la constitution européenne en succès de la gauche, a parfois une fâcheuse tendance à mal voter. Celle, aussi, d'appeler à la résignation face au triomphe annoncé d'un « extrême » dont on s'accommode mieux, dans les rédactions et les dîners en ville, que d'un autre, à coups de sondages au doigt mouillé et de « triangulations » qui dégénèrent en décalques serviles.

Pour éviter les fins du monde fantasmées par les fascistes, leurs mécènes et leurs épigones, mieux vaut donc réfléchir à la fin de l'histoire, non au point final, qui n'existe pas, mais à ce vers quoi l'on veut nous faire tendre et que les Grecs appelaient le *telos*, la fin directionnelle, pourrait-on dire. Dans et par leur *récit*, les nazis ont installé une téléologie : tout menait à leur triomphe, à leur incoercible victoire. Les contemporains n'en croyaient pas un mot, qui savaient bien leur ascension éminemment résistible, comme celle de l'*Arturo Ui* de Brecht. S'émanciper de ce carcan, décadénasser l'intelligence historique et l'imaginaire historique, se défaire d'une téléologie imposée permet de faire bon ménage des « fins de l'histoire » passablement frelatées que l'on nous sert *ad nauseam* et, ce n'est pas un moindre mérite, d'éviter peut-être les fins du monde que nous promettent les fascismes.

À LIRE

- Johann Chapoutot, *La bascule. Allemagne, 1933*, Gallimard, « NRF Essais », septembre 2026.
- Johann Chapoutot, Bertolt Brecht, *Une histoire bien connue & La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, L'Arche, mai 2026.